



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

L'identité culturelle franco-russe et sa représentation dans *Enfance* de Nathalie Sarraute

Olga Kulagina

Université Pédagogique d'État de Moscou, Russie
oa.kulagina@mpgu.edu

Résumé

Cet article porte sur la représentation de l'identité franco-russe de Nathalie Sarraute, femme de lettres française née dans l'Empire russe, dans son roman autobiographique *Enfance* (1983). Nous nous intéressons particulièrement à la perception de la Russie en tant que marqueur identitaire de la narratrice, et aux moyens linguistiques par lesquels cette image est constituée dans le texte. L'analyse détaillée du roman nous amène à la conclusion que la langue et la culture russes restent toujours gravées dans la mémoire de la narratrice plusieurs années après son départ de la Russie, cependant c'est son identité française qui se révèle plus forte en faisant d'elle une étrangère à sa culture d'origine.

Mots-clés : Russie, identité, analyse linguistique et littéraire

Franco-Russian cultural identity and its representation in Nathalie Sarraute's *Childhood*

Abstract

This article deals with the representation of Franco-Russian identity in an autobiographical novel *Childhood* (1983) by Nathalie Sarraute, French writer born in the Russian Empire. We put under analysis the image of Russia as an identity marker of the narrator, as well as the linguistic means creating the image in the text. The detailed analysis of the novel leads us to the conclusion that the narrator is still keeping Russian language and culture in her memory several years after she has left Russia; however, her French identity is predominant and makes her feel stranger to her native culture.

Keywords: Russia, identity, linguistic and literary analysis

Introduction

Il est à noter en premier lieu que l'identité est un concept complexe relevant des différents domaines de connaissance, à savoir la philosophie, la sociologie, la linguistique, les études culturelles etc. Ce qui est pourtant sûr indépendamment du domaine, c'est le fait que l'identité « marque la différence autant que la ressemblance » (Drouin-Hans, 2006 : 17). Paul Ricoeur introduit à ce sujet une

distinction entre l'identité-idem (ou la mêmeté) qui indique qu'il s'agit bien de la personne ou de la chose en question, et l'identité-ipse (ou l'ipséité) qui désigne plutôt la conscience de soi (Ricoeur, 1990 : 13). Ces deux aspects de l'identité nous intéressent au même titre vu la problématique que nous abordons dans notre étude. D'après Patrick Charaudeau, l'identité représente toujours « le fait d'une construction » et n'est jamais naturelle (Charaudeau, 2006). Quant à l'identité culturelle, elle se base généralement sur des « mythes fondateurs » qui prennent souvent des formes sacralisées allant jusqu'à une identification génétique avec le groupe en question (Blanchet, Francard, 2010 : 158). Ce type d'identité est étroitement lié à l'identité linguistique, puisque la langue est l'un des facteurs de base de la construction identitaire de l'individu (Idem : 159), donc l'appartenance à un groupe est largement déterminée par les choix linguistiques ce qui se révèle pertinent pour notre étude.

1. Aspect extralinguistique de l'étude

L'identité culturelle et linguistique de Nathalie Sarraute a tout pour être qualifiée de double voire d'ambivalente. Née en 1900 à Ivanovo-Voznessensk (connu aujourd'hui sous le nom d'Ivanovo), à 300 km environ de Moscou, l'auteure qui s'installera définitivement en France à l'âge de huit ans, ne sera jamais prête de partager ses confidences personnelles avec le public. Dans son œuvre, l'image de l'auteure reste assez peu visible, en constituant une sorte de « je » anonyme (Chernickaja, 1986 : 102). Toutefois, son roman autobiographique *Enfance* paru en 1983 fait exception à cette règle. Rédigé sous forme d'un dialogue incessant entre la narratrice et son double imaginaire (ce qui fait déjà penser au dédoublement identitaire de l'auteure), il relate les années que Sarraute a passées entre la Russie et la France, après le divorce de ses parents. Ce roman semble le mieux refléter « la tragédie du Je livré à l'Autre » (Modrzejewska, 2015 : 127), si caractéristique de l'œuvre de Sarraute où les personnages ne semblent exister qu'à travers le regard de l'autre (Kosikov, 1972 : 35). De ce fait, c'est le dédoublement du narrateur - phénomène fréquent dans les œuvres autobiographiques - qui se voit attribuer un fonctionnement particulier dans le texte de Sarraute : généralement, on se trouve en présence d'une antithèse « narrateur adulte - narrateur enfant » où l'adulte observe l'évolution de l'enfant qu'il a jadis été (Savéan, 1998 : 303). Cependant, Sarraute procède à un dédoublement du narrateur adulte dont les deux aspects sont en discussion permanente. Le premier de ces aspects cherche à faire revivre le passé lointain, alors que l'autre se présente plutôt sceptique (Idem). Ce dédoublement narratif semble accompagner à merveille le dédoublement culturel et linguistique de l'auteure.

2. L'identité russe : des souvenirs figés dans le texte

Ce qui attire notre attention au premier abord, c'est la narration au présent de l'indicatif - procédé stylistico-grammatical qui produit l'effet d'une action se déroulant ici et maintenant, sous les yeux du lecteur qui en devient ainsi le témoin direct. Les épisodes de la vie de l'auteure (et, par conséquent, de la narratrice) en Russie et en France sont mélangés, en respectant toutefois la chronologie générale des événements. En plus, la ponctuation se caractérise par la prédominance des points de suspension qui interrompent la réflexion de la narratrice en assurant l'effet du vague qui règnerait dans ses souvenirs, même si cette impression est fautive : les souvenirs de la narratrice (ou plutôt ceux des deux narratrices) sont très précis et, chose étonnante, ne changent en rien, malgré l'ancienneté des événements décrits dans le roman par rapport au moment de sa publication. Nous allons citer quelques exemples du texte pour mieux illustrer notre idée :

1) *Tout a conservé son exquise perfection : la vaste maison familiale pleine de recoins, de petits escaliers... la « salle », comme on les appelait dans les maisons de la vieille Russie, avec un grand piano à queue, des glaces partout, des parquets luisants, et tout le long des murs des chaises couvertes de housses blanches... La longue table de la salle à manger où à chacun des bouts sont assis, se faisant face, se parlant de loin, se souriant, le père et la mère, entre leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles... [...] Les domestiques sont comme il se doit gentiment familiers et dévoués... Rien ne manque... même la vieille « niania » douce et molle dans son châle et ses jupes amples* (Sarraute, 1998 : 32-33) ;

2) *Comme dans une éclaircie émerge d'une brume d'argent toujours cette même rue couverte d'une épaisse couche de neige très blanche, sans trace de pas ni de roues, où je marche le long d'une palissade plus haute que moi, faite de minces planchettes de bois au sommet taillé en pointe...*

- *C'est ce que j'avais prédit : toujours la même image, inchangeable, gravée une fois pour toutes.*

- *C'est vrai. Et en voici une autre qui apparaît toujours au seul nom d'Ivanovo... celle d'une longue maison de bois à la façade percée de nombreuses fenêtres surmontées, comme de bordures de dentelle, de petits auvents de bois ciselés... les énormes stalactites de glace qui pendent en grappes de son toit étincellent au soleil... la cour devant la maison est couverte de neige... Pas un détail ne change d'une fois à l'autre. J'ai beau chercher, comme au « jeu des erreurs », je ne découvre pas la plus légère modification* (Idem : 41-42) ;

3) *Cette maison-là, je n'ai pas pu la regarder... J'ai voulu conserver la mienne... Elle est demeurée pour moi telle qu'elle m'apparaissait, blottie au creux de cette ville, au cœur de ces hivers, la condensation de leurs transparences bleutées, de leurs scintillements...* (Idem : 77).

C'est le verbe *conserver* qui s'avère récurrent dans les exemples cités ci-dessus, ainsi que les mots du champ lexical « changement » (à savoir *changer*, *modification*) accompagnés de négations. De plus, la répétition du lexème *toujours* et la présence des épithètes métaphoriques à une certaine nuance hyperbolisante *inchangeable*, *gravée une fois pour toutes* font ressortir le caractère stable des souvenirs de la narratrice. En même temps, les lexèmes *brume*, *transparences*, *scintillements* employés métaphoriquement nous font comprendre que ces souvenirs sont paradoxalement très fragiles et demandent à être soigneusement protégés - ce que fait d'ailleurs la narratrice qui semble tenir à toute trace de son identité russe. Voici certains exemples qui en témoignent :

1) *Aucune maison au monde ne m'a jamais paru plus belle que cette maison. Une vraie maison de conte de Noël... et qui de plus est ma maison natale* (Sarraute, 1998 : 42) ;

2) *Après j'ai mis hors de sa portée les boîtes russes en bois gravé, la ronde et la rectangulaire, le bol en bois peint, je ne sais plus quels autres trésors à moi, personne d'autre que moi ne connaît leur valeur, il ne faut pas que vienne les toucher, que puisse s'en emparer ce petit être criard, hagard, insensible, malfaisant, ce diable, ce démon...* (Idem : 186) ;

Les hyperboles *aucune maison au monde ne m'a jamais paru plus belle que cette maison, une vraie maison de conte de Noël* et *je ne sais plus quels autres trésors à moi* démontrent l'importance des souvenirs de la Russie pour la narratrice qui oppose l'amour de son passé russe à la colère contre sa demi-sœur qui ose porter atteinte à ces « trésors » : cette dernière est caractérisée par une gradation ascendante mais aussi par une périphrase *ce petit être*, ce qui met explicitement en valeur l'importance pour la narratrice de son appartenance à la culture russe.

3. L'identité française : la gagnante discrète

Même si la narratrice tient beaucoup à ce qui lui reste de sa vie passée en Russie, le fait de demeurer en France ne passe pas inaperçu et ne manque pas de former une nouvelle identité de la narratrice. Cette ambivalence identitaire se fait remarquer le mieux quand il est question des langues parlées par la narratrice. Tout naturellement, elle est bilingue, pourtant c'est du français qu'elle paraît plus proche et

c'est le français qu'elle appellera « sa première langue » (Zanoaga-Rastoll, 2016). Ainsi, c'est du point de vue d'une locutrice du français qu'elle évalue les capacités linguistiques des autres, et c'est le russe qui lui pose plus de problèmes. Nous allons citer ci-dessous quelques passages tirés du roman pour démontrer ce trait particulier de l'identité culturelle et linguistique de la narratrice :

1) *Il parle souvent français avec moi... je trouve qu'il le parle parfaitement, il n'y a que ses « r » qu'il prononce en les roulant, je veux lui apprendre... Écoute quand je dis Paris... écoute bien, Paris... maintenant dis-le comme moi... Paris... mais non, ce n'est pas comme ça... il m'imité drôlement, en exagérant exprès, comme s'il s'éraflait la gorge... Parrris... Il me rend la pareille en me faisant prononcer comme il faut le « r » russe, je dois appuyer contre mon palais puis déplier le bout retroussé de ma langue... mais j'ai beau essayer...* (Sarraute, 1998 : 45) ;

2) *Par moments ma détresse s'apaise, je m'endors. Ou bien je m'amuse à scander sur le bruit des roues toujours les mêmes deux mots... venus sans doute des plaines ensoleillées que je voyais par la fenêtre... le mot français soleil et le même mot russe solntze où le l se prononce à peine, tantôt je dis sol-ntze, en ramassant et en avançant les lèvres, le bout de ma langue incurvée s'appuyant contre les dents de devant, tantôt so-leil en étirant les lèvres, la langue effleurant à peine les dents* (Idem : 107) ;

3) *On ne pourrait pas croire que c'est la première fois de sa vie qu'elle est en France... En l'écouter parler, on serait sûr qu'elle y a toujours vécu, il n'y a aucune trace d'accent étranger dans sa prononciation, dans ses intonations, elle ne cherche jamais ses mots...* (Idem : 227-228).

Dans les exemples que nous venons de citer, c'est l'épithète *accent étranger* qui se fait tout de suite remarquer en mettant la narratrice du côté de sa culture d'accueil : en effet, c'est par rapport à la France qu'elle envisage l'éventuelle altérité de ceux qui l'entourent. L'épithète *drôlement* figurant dans l'exemple 1, renforce cette impression du rapprochement de la narratrice de la langue et culture françaises car c'est la prononciation d'un mot français par un Russe (n'importe que ce soit son propre père) qui sonne bizarrement pour elle. Nous noterons également que la narratrice elle-même fait une faute en prononçant le mot russe *solntze* (*soleil*) avec un -l qui, selon la norme orthoépique du russe, est toujours muet. De surcroît, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, elle évalue la maîtrise du français des autres comme si elle en avait le plein droit, ce qui se confirme par l'épithète appréciative *parfaitement* et la comparaison *en l'écouter parler, on serait sûr*

qu'elle y a toujours vécu. C'est aussi le verbe *apprendre* qui révèle une attitude quelque peu didactique que la narratrice manifeste à l'égard de son père qui ne semble pas maîtriser la prononciation française aussi bien qu'elle - aussi aurait-elle la supériorité d'une native même si elle ne l'est pas en réalité.

Il est intéressant de noter une sorte de contradiction linguistique entre les deux narratrices dont l'une semble mieux connaître la norme usuelle du russe. Voici un exemple qui en témoigne :

Je suis retournée dans ma chambre, j'ai sorti du tiroir de ma table un épais cahier recouvert d'une toile cirée noire, je l'ai rapporté et je l'ai tendu au Monsieur...

- À « l'oncle », *devrais-tu dire, puisque c'est ainsi qu'en Russie les enfants appellent les hommes adultes...* (Sarraute, 1998 : 84) ;

L'antithèse *Monsieur - l'oncle* met davantage l'accent sur l'altérité de la narratrice (et, de ce fait, de l'auteure) par rapport à la Russie et à l'étiquette russe. Cette altérité est d'autant plus visible que la Russie est le plus souvent désignée dans le texte par le biais de l'adverbe de lieu *là-bas* que l'on rencontre à plusieurs reprises dans le roman. En voici quelques exemples :

1) - *Est-ce vrai ? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas ? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe...* (Sarraute, 1998 : 8) ;

2) « *Ta grand-mère va venir te voir* » ... *maman m'a dit ça... Ma grand-mère ? la mère de papa ? Est-ce possible ? Elle va venir pour de vrai ? elle ne vient jamais, elle est si loin... je ne me souviens pas du tout d'elle, mais je sens sa présence par les petites lettres caressantes qu'elle m'envoie de là-bas...* (Idem : 25) ;

3) ... *il fait extrêmement chaud, elle a baissé sa robe de chambre sur ses épaules, un peu trop, elle s'est trop dénudée, et cela me choque un peu, et puis je me rappelle que ce sont des choses qui là-bas, en Russie, ne choquent pas comme ici....* (Idem : 252).

Cet adverbe de lieu qui sert généralement à désigner un lieu assez éloigné, devient la nomination la plus fréquente de la Russie dans le texte. Ce choix lexical serait significatif, puisqu'il traduit de ce fait la distance qui existe entre la narratrice et sa culture d'origine. Il serait à noter également que cette distance est visible sur le plan du contenu : ainsi, un comportement considéré normal en Russie (à savoir, la façon de baisser la robe de chambre à cause de la chaleur), paraît gêner la narratrice qui se serait déshabituée à ce genre de pratiques, car en France cela ne se fait pas. Ainsi, malgré son attachement à la Russie, elle se sent étrangère à la langue et la culture russes.

Conclusion

L'analyse linguistique et littéraire du roman *Enfance* de Nathalie Sarraute nous amène à la conclusion suivante : la narratrice (qui est la même personne que l'auteure) possède une double identité culturelle et linguistique. Pourtant, les composants de cette identité ne sont pas égaux : même si la narratrice garde de nombreux souvenirs de la Russie auxquels elle tient vraiment et qui restent inchangeables malgré le temps qui passe, ses pratiques quotidiennes et langagières sont plus proches de celles qui sont adoptées dans la culture française : elle fait des fautes en prononçant des mots russes, se sent manifestement gênée par certains comportements ordinaires en Russie mais peu fréquents en France, et peut librement évaluer la maîtrise du français par des étrangers. Ainsi, c'est l'identité française qui se présente comme dominante, alors que l'identité russe ne persiste que sous forme de souvenirs. Ce dédoublement se traduit par le biais de nombreux procédés linguistiques et stylistiques, à savoir des répétitions, des métaphores, des hyperboles, de même que l'abondance de points de suspension et le choix manifestement délibéré de certains lexèmes significatifs (comme ceux du champ lexical « changement » qui sont accompagnés de négations et qui expriment la ténacité des souvenirs d'enfance de la narratrice). Tous ces procédés révèlent la présence des deux identités culturelles dans l'esprit de la narratrice, avec la prédominance de l'identité française sur le plan comportemental et linguistique.

Bibliographie

Blanchet Ph., Francard M. 2010. Identités culturelles. In : *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Paris : Armand Colin.

Charaudeau, P. 2006. Identités sociales, identités culturelles et compétences. In : *Hommage à Paul Miclau*. [En ligne] : <http://www.patrick-charaudeau.com/Identites-sociales-identites.html> [consulté le 24.06.2018].

Chernickaja, L.A. 1986. Problema avtora v pojetike Natali Sarrot. In: *Formy raskrytija avtorskogo soznaniya (na materiale zarubezhnoj literatury)*. Voronezh: Izdatelstvo Voronezhskogo universiteta. (« Le problème de l'auteur dans la poétique de Nathalie Sarraute ». In : *Moyens de traduire la présence de l'auteur dans la littérature mondiale*. Voronezh : Éditions de l'Université de Voronezh').

Drouin-Hans, A.-M. 2006. « Identité ». *Le Télémaque*, n° 29, p. 17-26.

Kosikov, G.K. 1972. „Problema lichnosti v romanah Natali Sarrot”. *Vestnik Moskovskogo universiteta*. Serija 10. Filologija, n° 2, p. 32-44. (« Le problème de l'identité dans les romans de Nathalie Sarraute ». In : *Bulletin de l'Université de Moscou*. Série 10. Lettres, n° 2, p 32-44²).

Modrzejewska, K. 2015. « Nathalie Sarraute au croisement des cultures ». *Folia Litteraria Romanica*, n° 1 (9), p.127-134. [En ligne] : <wydawnictwo.uni.lodz.pl><hal-01188558> [consulté le 21.06.2018].

Ricoeur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

Sarraute, N. 1998. *Enfance*. Paris : Gallimard.

Savéan, M.-F. 1998. Dossier. In : Sarraute N. *Enfance*. Paris: Gallimard.

Zanoaga-Rastoll, C. 2016. « Les langues des tropismes chez Nathalie Sarraute ». *Carnets* [En ligne], n° 7. <https://journals.openedition.org/carnets/1062> [consulté le 05.02.2019].

Notes

1. Traduit du russe par nos soins.
2. Traduit du russe par nos soins.